Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1978)
Heft: 1

Vorwort: Editorial
Autor: Boss, Gilbert / Bovon, François / Brunner, Fernand

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDITORIAL

Depuis le début de 1977, un nouveau comité de rédaction a repris, des mains du comité précédent qui a si utilement œuvré pendant un quart de siècle, la tradition longue et vigoureuse de la *Revue de théologie et de philosophie.* Il assurera le service d'information pour lequel la *Revue* a été fondée en 1868 et continuera à stimuler la recherche théologique et philosophique. La recherche et la réflexion. Car aujourd'hui théologie et philosophie sont contestées du dehors et du dedans. On attaque la théologie sur ses fondements, ses fins, ses méthodes, ses cloisonnements. On accule la philosophie à se définir: est-elle logique, métaphore ou politique? Cette mise en question est féconde. Nous connaissons la situation de nos disciplines et nous l'assumons.

Pourquoi maintenir ensemble théologie et philosophie? Par fidélité à l'histoire sans doute, mais aussi parce que théologiens et philosophes ne peuvent manquer de se rencontrer – dans l'acceptation ou le refus, de façon ouverte ou cachée.

Toutes les deux marginalisées dans le monde où nous vivons, la théologie et la philosophie sont pourtant le recours des consciences. De plus en plus, nos contemporains le sentent. Ils s'inquiètent de l'impact des idéologies savantes ou naïves, de la prolifération des slogans et des lieux communs. Ils craignent la déshumanisation des sciences et l'anonymat des techniques. Ils attendent que des voix s'expriment.

Nous sommes plusieurs à la tête de cette *Revue*, venant d'horizons différents, portés par le même souci de vérité. Nous tenons la gageure de cette direction collective, comme l'ont fait nos prédécesseurs. Un groupe de collaborateurs, qui se réunit à intervalles réguliers, nous aide à étendre le regard que nous portons sur le savoir et sur l'actualité. Par la création des *Cahiers,* qui paraissent indépendamment des numéros de la *Revue*, nous avons choisi d'augmenter notre capacité d'accueil et d'expression. Que le lecteur, pour qui nous travaillons, veuille bien nous stimuler par son approbation ou sa critique.

GILBERT BOSS, FRANÇOIS BOVON, FERNAND BRUNNER,
OLIVIER FATIO, HENRY MOTTU, DENIS ZASLAWSKY

Le comité de rédaction a prié deux de ses membres, un théologien et un philosophe, de développer ci-dessous, chacun à sa façon, sa conception de la Revue.

I

POUR UNE DOCUMENTATION QUI SOIT AUSSI UNE INSPIRATION

HENRY MOTTU

Quelle orientation voulons-nous donner à cette *Revue* et qu'en attendons-nous? Voulons-nous nous contenter de gérer un bel héritage ou accepterons-nous de prendre des risques? Je vais tenter de répondre à ces questions en mon nom personnel; ces lignes n'engagent donc que moi. Pourtant, comme pasteur et théologien embarqué dans l'Eglise, je parlerai aussi, dans une certaine mesure, au nom de mes amis qui se trouvent engagés sur le terrain dans une tâche de formation, militante et apostolique.

Si j'ai accepté ce mandat au sein du nouveau Comité, ce n'est pas seulement pour satisfaire à l'une des traditions de la *Revue* d'inclure un pasteur dans le cercle des collaborateurs chargés de veiller à ses destinées. Bien que cette tradition ne soit pas, pour moi, sans signification, mon présent engagement a pour motif profond une attitude, peut-être une spiritualité, qui se résume dans l'adage d'Anselme de Cantorbéry: *fides quaerens intellectum.* J'ai toujours essayé de tenir ensemble deux exigences, qui pour moi n'en font qu'une: la rigueur scientifique, à laquelle je crois, et l'engagement existentiel de la personne. Une Eglise qui s'imaginerait vivre sans théologie et même sans philosophie ne trahirait-elle pas sa mission? Inversement, l'Université peut-elle remplir son mandat sans tenir compte, dans l'horizon de ses recherches, des difficultés et des chances de la pratique? Mon combat a toujours eu ces deux fronts: contre une foi paresseuse et parfois pusillanime, il faut redire que la clarté, la raison, la critique sont aussi indispensables que la piété; mais contre une raison désincarnée et rêvant de se déployer "au-dessus de la mêlée", il faut affirmer que l'engagement pratique, loin de nous éloigner de la science authentique, nous en rapproche. J'ai appris par expérience que ni la vie en Eglise, ni la recherche scientifique ne nous dispensaient de la connaissance de Dieu et de la quête de la sagesse. J'aimerais donc ne pas disjoindre engagement et technicité, vie et raison, action apostolique et théologie, et j'essayerai, au sein de ce Comité, d'être fidèle à cette "intelligence de la foi" qui me vient des Pères.

Or, c'est la foi qui, pour moi, assure justement *le lien* entre la vie et la raison, mieux: elle oblige celui qui embrasse la révélation de Dieu en Jésus-Christ à en *rendre raison* devant la question critique de "l'insensé" du Psaume et, inversement, elle exige du savoir qu'il s'incarne. Car s'il n'y a pas de foi pour la foi, il n'y a pas non plus de science pour la science. La rectitude de la foi opère ainsi une double critique; critique du croyant qui chercherait paresseusement à situer sa foi en quelque lieu *à part*, dans un coin sec à l'abri des vagues de la négation; critique du scientifique, du savant philosophe ou théologien, qui s'imaginerait illusoirement pouvoir rester *au-dessus* des contingences de l'histoire. La rectitude anselmienne décrit pour moi le travail de la foi sur elle-même en même temps que sur la culture dans laquelle elle se trouve.

C'est pourquoi, je souhaiterais d'abord que notre *Revue* devînt un témoignage plus explicite de cette liaison urgente et nécessaire aujourd'hui entre les forces de la vie et l'exigence de la clarté. Je vois en effet deux dangers symétriques. Parmi les croyants et les militants, la tentation est forte de brader l'intelligence, la recherche du sens, au gré d'une coupable complaisance pour l'irrationnel; "le vécu" est alors posé comme l'unique recours, comme si la foi se trouvait dispensée de rendre compte de son expérience, comme si donc elle n'avait pas à travailler pour être la foi et entrer en agonie, en combat risqué et souffrant, avec sa culture. Les groupuscules alors, malgré leur effervescence de surface, s'endorment, tandis que la foi dégénère en un prétendu mystère séparé, qui ne recouvre plus en fait que cette indolence craintive et démissionnaire, la *Trägheit,* en laquelle Karl Barth voyait la première manifestation du péché des croyants. "La foi chrétienne, disait-il, n'est nullement irrationnelle, anti-rationnelle ou supra-rationnelle; bien comprise, elle est au contraire rationnelle". Saine mise en garde contre tous les replis dans l'intériorité! Quant aux savants, philosophes, théologiens, exégètes, peu m'importe ici, ils fuient eux aussi, mais dans l'ésotérisme, la gnose, le jargon, ne cherchant pas assez à se faire comprendre et à se poser honnêtement la question: quelle est la signification de mon travail? En quoi puis-je encourager les autres non seulement à penser, mais aussi, en pensant, à vivre? D'où la question qui me préoccupe, en songeant à l'avenir de la *Revue*: comment en faire un instrument plus vivant de cette rectitude de la foi, qui cherche à croire pour comprendre et qui ne comprend que pour mieux croire? Je l'imagine comme ce laboratoire heureux, dépourvu de toute crispation, ouvert à tous, notamment aux courants les plus critiques, apparemment les plus éloignés de la piété, en vue de faire penser les chrétiens et, peut-être, de donner à penser aux philosophes et aux savants. Est-il besoin de le préciser? Il ne s'agit pas de convertir qui que ce soit. D'ailleurs, dans une époque aussi confuse et indécise, tout au moins pour la théologie, et

après la mort des grands Maîtres, à qui, à quoi prétendrions-nous "convertir" les philosophes? Mais précisément le trouble de l'époque nous oblige à plus d'audace, de franchise, d'humanité directe et sans feinte ni détour, pour que se poursuive, dans les termes nouveaux de notre temps, le vieux débat entre Athènes et Jérusalem.

J'aimerais, en second lieu, que cette *Revue* s'ouvre plus clairement au monde scientifique étranger. N'était-ce d'ailleurs pas là sa spécificité? Lors de son lancement en 1868, son titre n'était autre que: "Théologie et philosophie. Compte rendu des principales publications *à l'étranger*". Or, le monde d'aujourd'hui n'est plus limité au monde cultivé européen; des voix nouvelles se font entendre d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Nord et d'Amérique latine. Ne faudrait-il pas qu'elles soient entendues de nous et de nos lecteurs? Il y a là plus qu'un simple pluralisme des cultures; car notre culture n'est plus *la* culture, notre théologie *la* théologie, notre philosophie *la* philosophie. Nous en prenons plus profondément conscience aujourd'hui, sous la pression des cultures autrefois dominées, et cela devrait se refléter dans la *Revue.* Il y a là une tâche de détection difficile et complexe, notamment du fait de la langue, mais qui pourrait être facilitée par la présence du Conseil œcuménique des Eglises tout près de nous. Car pourquoi nous limiter à n'être que le reflet universitaire de nos quelques gloires locales ou que les échos tardifs de Tubingue ou de Paris? Il n'est point besoin d'une Revue et d'un Comité, si leur mission se borne à publier les quelques leçons inaugurales des têtes déjà couronnées du lieu, sans prospecter dans les lointains et les marges de jeunes talents dont les problématiques, encore inconnues, pourraient nous enrichir. Peut-on encore prétendre aujourd'hui être objectif et scientifique sans entrer dans une confrontation inter-culturelle, sans donc accepter de se déprovincialiser? Je n'ai jamais compris pourquoi, en Suisse romande précisément où l'on parle italien ou espagnol sur les chantiers et dans les usines, anglais ou allemand dans les conférences internationales, des intellectuels pouvaient s'isoler au point de vivre dans une sorte de captivité culturelle anachronique, comme si rien n'avait changé autour d'eux. Je m'inquiète de ce retour au provincial, à ce qui est bien de "chez nous". Est-ce mon enseignement à New York qui me fit soudainement sentir l'ébranlement profond de notre culture, quand les théologiens Noirs me firent voir l'inconscience historique d'une théologie blanche qui, particulière, s'était prétendue universelle? Des peuples immenses se lèvent, demandant le pain et la justice, mais surtout la *reconnaissance*, au sens profondément chrétien que Hegel donnait à ce mot. Or, on n'a jamais autant torturé qu'en notre siècle et notre destin se joue peut-être en Afrique du Sud. Même Marx et Engels nous font sourire avec leur européocentrisme bien de leur temps. Tout le monde sait cela, ou devrait le savoir,

mais qui en parle philosophiquement, théologiquement? De cette exigence de reconnaissance, de cette communauté internationale des savants qui, dans les périodes de crise, ne fut pas qu'un vain mot, de ce grand débat inter-culturel qui s'annonce, la *Revue* ne pourrait-elle pas donner plus d'échos? Notre conscience ne doit-elle pas intégrer ce qui est lointain si elle veut comprendre ce qui est proche? Notre Dieu est-il encore celui de Jérémie: "Ne serais-je qu'une divinité domestique et non le Dieu de l'univers?" C'est la conscience de la proximité des lointains qui intellectuellement nous fait cruellement défaut.

Cela m'amène à ma troisième préoccupation, celle du rapport entre l'aspect documentaire de la *Revue* et la source d'énergie et d'inspiration qu'elle devrait être à nouveau. Je me méfie, en effet, du retour à la technicité en soi, comme si la philosophie et la théologie, acculées et repoussées aux confins par les sciences dites humaines, n'osaient plus dire une Parole. Si l'érudition est nécessaire, elle ne saurait jamais remplacer l'inspiration. On peut observer actuellement un divorce qui devient dangereux entre un savoir de plus en plus technicien et un vide existentiel cachant avec peine un nihilisme pur et simple. Par nihilisme, j'entends le masque de la science qui, au lieu d'éclairer la vie, la met entre parenthèses, et surtout ce désespoir sur le sens, sur sa possibilité même, si caractéristique de notre époque. Or, le commandement "Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée" n'indique-t-il pas la voie d'une intégration du savoir et de l'amour, de la pensée et du corps, d'un travail *habité* par une inspiration, une passion? Car la vie est une et je rêverais volontiers d'une intellectualité qui ne dissociât pas les questions humaines, religieuses et politiques des questions ultimes. Je me demande si nous pourrons vivre encore longtemps sur cet idéal, en fait gnostique et non chrétien, du salut par la science en soi. Ce n'est pas la science elle-même qui fait difficulté, mais plutôt son origine, ses présupposés, son autorité, tout comme sa finalité. Pourquoi ces articles et en vue de quoi? Au nom de quoi, de qui, écrivons-nous et encourageons-nous d'autres à écrire? "Ce que je cherche dans l'histoire, ce n'est pas une documentation, c'est une inspiration", disait récemment le Père M.-D. Chenu. J'appliquerais cette remarque à notre *Revue.* Inspirera-t-elle de nouvelles énergies et saura-t-elle s'entourer de jeunes équipes, notamment en vue de préparer plus de numéros à thèmes, ou sombrera-t-elle dans une simple nomenclature, dans une juxtaposition paresseuse des problématiques, se faisant ainsi le calque exact d'une science parcellaire qui biaise quand sonne l'heure de la signifiance? Beaucoup de pasteurs, je le sais, nous attendent à ce carrefour. Allons-nous décevoir leur attente et les abandonner froidement, seuls avec leurs détresses? Lequel d'entre nous, parmi les théologiens

en tout cas, ne ressent-il pas au fond de lui-même comme un défi à relever cette réflexion désabusée de Pierre Cérésole en 1917:

> "J'ai assisté il y a quelques jours à une réunion du comité de la *Revue de théologie et de philosophie* au Chalet-à-Gobet. Ces bons amis – foncièrement bons et que j'ai eu un plaisir profond à revoir – ne croient pas au miracle de la charité et trouvent maintenant la folie chrétienne aussi suspecte que s'ils étaient commerçants, industriels ou militaires. Tristesse amère..." [1]

Si je fais mémoire de ce texte, ce n'est pas pour justifier l'objection de conscience ou pour inciter qui que ce soit à "s'engager"; c'est plutôt pour rappeler à nos collaborateurs d'aujourd'hui l'attente de nos lecteurs, qui me paraît être justement cette inclusion de la totalité du réel dans nos recherches. C'est la folie de la Croix et de la Résurrection qui doit ici être pensée, rien de moins. C'est la rectitude de la foi, réalité récapitulatrice de tout le réel, qui doit se trouver au départ de tous nos efforts, non un intellectualisme gommant des pans entiers de la réalité et cachant mal, sous son raffinement apparent, l'insignifiance et le vide. Après tout, cette *Revue* n'avait-elle pas publié en 1916, sous la rubrique: "Questions actuelles", la plaidoirie prononcée par Albert Picot pour la défense de l'instituteur John Baudraz, puis aussi, dans un autre domaine, des pages choisies du *Journal* de Marcel Raymond en 1960? Tout au long de sa longue histoire, la *Revue* n'a-t-elle pas toujours cherché à maintenir le contact avec l'actualité en publiant parfois des "revues générales" ou des "miscellanées" touchant aux questions les plus brûlantes du moment? Or, aujourd'hui, nous nous trouvons en retrait par rapport à ces audaces de naguère, comme si, retirés sur notre Aventin, la défense des humbles, la guérison des personnes, la justice, le salut du monde ne nous importaient plus. Si cette étrange réserve s'explique en partie par le reflux des idéologies et des philosophies de l'histoire, elle n'en est pas moins une échappatoire. Le mirage techniciste actuel a une telle force d'attirance sur nous que nous risquons de livrer à la *Revue* des articles si sages que plus rien de personnel n'y passe. Notre documentation souffre de perfectionnisme; à vouloir être trop indiscutable, elle n'est plus discutée par personne. Etrange situation! A force de vouloir trop bien faire, nous nous paralysons mutuellement au lieu de nous encourager les uns et les autres à parler. L'indiscutable, malheureusement, n'engendre que le désert, l'indifférence, et la spécialisation ne concerne justement que... les spécialistes, les non-initiés s'en détournant. Ne nous faut-il donc pas retrouver la notion de *forum* public, ouvert à tous les vents, aux saines controverses, aux

[1] Cité par Henri MEYLAN, "La Revue de théologie et de philosophie, 1868-1968", dans *RThPh* 1968, V-VI, Numéro du Centenaire, p. 283, n. 2.

échanges de correspondance, aux débats pris sur le vif? Les terrains neutres n'ont jamais été les meilleurs pour susciter la hardiesse de la pensée. Nous devrions nous en souvenir au pays de l'auto-censure.

Au fond nous souffrons, en Suisse romande, me semble-t-il, de la juxtaposition nuisible de deux formes d'esprit qui ne se sont que rarement confrontées et enrichies mutuellement: le courant prophétique, qui nous vient de la tradition du piétisme romand, et, d'autre part, un courant de haute pensée, hypercritique, localisé le plus souvent au sein de l'Université. Cette dichotomie est néfaste et l'une des tâches de cette *Revue* serait, à mes yeux, de contribuer à la surmonter. Je plaide donc pour une réflexion fondamentale dont le champ ne se rétrécirait pas au simple documentaire, mais s'élargirait à une prise en compte de "notre existence théologique aujourd'hui". Chaque jour qui passe voit se creuser davantage le fossé entre la culture populaire et la haute culture, les moyens de communication de masse et la spécialisation à outrance. Serons-nous indifférents à ce problème, qui pourtant hante les meilleurs esprits d'aujourd'hui, notamment dans les milieux scientifiques, ou essayerons-nous de tout mettre en œuvre pour combler ce fossé avec l'appui de tous ceux qui voudront bien nous y aider?

II

UN EFFORT DE LUCIDITÉ ET D'AUTONOMIE

FERNAND BRUNNER

Si j'imaginais notre *Revue* à ma fantaisie, je lui donnerais trois parties. D'abord, je souhaiterais qu'elle fournisse l'inventaire de tous les événements théologiques et philosophiques. Comme ce vœu est utopique, je confierais à des personnes ayant assez de lecture et d'expérience et, par hypothèse, faciles à trouver, le soin de présenter ce qui, à leurs yeux, se fait de plus intéressant dans les domaines et sous-domaines en question. Ces présentations seraient descriptives, mais ne s'interdiraient pas de signaler les erreurs de fait, l'utilité, l'originalité ou l'importance relatives des travaux mentionnés.

Ensuite, la *Revue* publierait des illustrations des courants de pensée et de recherche signalés dans sa première partie. Naturellement, l'exigence de qualité serait rigoureuse. Aucun domaine ni aucune tendance ne seraient exclus, mais on maintiendrait un équilibre entre eux, de sorte que la *Revue* ne serait la tribune de personne, à moins qu'elle ne devienne celle de tous.

Enfin, ayant fait état de tout et donné place et parole à tous, la *Revue* offrirait une réflexion sur la production analysée et illustrée dans ses deux

premières parties. Cette réflexion émanerait d'un comité de rédaction capable d'adopter une opinion commune ou, dans le cas contraire, dialoguant avec lui-même ou avec les experts qu'il choisirait.

Mon propos personnel, présenté sans passion, pour n'offenser ni la lucidité ni la liberté d'autrui, s'inspirerait sans doute des considérations générales suivantes.

1. La recherche érudite ne doit éveiller aucune mauvaise conscience, puisqu'elle répond au désir naturel de savoir et de comprendre, et produit des ouvrages qui se soumettent à la critique et à la vérification. L'érudition gagne même ses lettres de noblesse quand elle entre en contact avec les grands esprits et considère des chefs-d'œuvre de pensée et de vie, qui constituent une mise en question fondamentale de nous-mêmes. Il y a une érudition poussiéreuse. Tant pis pour elle. L'érudition vraie met en œuvre la sensibilité et le jugement, et par elle s'évite la disgrâce de ceux qui ne sont jamais sortis de leur village. La leçon de l'érudition est d'autant plus grande que nous nous sommes davantage oubliés dans la recherche.

2. La théologie est une œuvre de raison, mais au service de l'Esprit. Or, elle semble se complaire souvent dans des arguties, inspirées de telle ou telle philosophie, où le peuple chrétien ne retrouve pas l'Esprit. Non pas que la théologie doive se ramener à la spiritualité ou aux œuvres. Ce ne serait pas si mal, sans doute, mais, contrairement à l'opinion de beaucoup, l'intelligence peut servir la spiritualité en provoquant son redressement ou son approfondissement ; elle peut aussi protéger de la contagion en éclairant l'action.

Il est frappant de constater que des travaux d'exégèse d'un haut raffinement technique débouchent parfois sur des résultats d'une grande pauvreté intellectuelle. On conclura, par exemple, d'un effort immense, que nous sommes des êtres historiques. Peut-être le savait-on déjà. La Parole de Dieu n'aurait-elle pour sens que des résidus de philosophies contemporaines ?

En vérité, la théologie souffre de son vide philosophique et crie famine intellectuelle autant que spirituelle. C'est peut-être qu'elle ne dispose plus de philosophies qui soient à sa mesure. Elle se réfugie alors aveuglément dans l'intériorité ou l'action.

3. Ce n'est pas sa faute s'il n'y a pas de philosophies pour elle, s'il n'y a plus que les anti-philosophies de la pratique et de la subjectivité, le jeu nietzschéen, l'alibi freudien ou la dérive herméneutique. La philosophie en est responsable et parfois la théologie avec elle, le premier Barth, par exemple, qui, malgré toute sa grandeur et son authenticité, a repris des schèmes anti-rationnels que la Suisse romande n'était que trop prête à accepter et qui ont pour racine des équivoques et des dissociations aussi catastrophiques pour la foi que pour la raison.

On ne sait plus ce que philosophie veut dire. On considère cette discipline comme simplement humaine, comme s'il y avait quelque chose dans l'homme que Dieu ne puisse assumer. On la considère comme un fait sociologique, comme si la sociologie n'était pas elle-même à expliquer. On la prend pour un fait littéraire, alors qu'elle est un événement intellectuel qui met en question l'esthétisme comme toute autre chose. On la prend pour le résidu du développement des sciences, à traiter en non-connaissance ou à convertir en réflexion scientifique sur la science. On lui substitue les sciences humaines, lesquelles se préoccupent du fonctionnement et ne peuvent se prononcer sur les fins. Les sciences humaines appellent comme les autres une réflexion sur elles-mêmes, qui est philosophique. Toute entrée dans la science est philosophique, qu'on le veuille ou non, et la question se pose de la valeur de cette décision philosophique.

Certes, comme l'érudition, les sciences humaines ont en elles-mêmes leur ordre propre de rationalité et de légitimité. Mais comme elle aussi, elles peuvent être instrumentales. Elles ne peuvent manquer de l'être, car il faut bien que vienne le moment de l'interprétation ou celui de l'application. Les analyses formelles laissent transparaître la dimension pratique de la vie humaine, et, faute d'une philosophie, on l'interprétera à la lumière des idéologies dans lesquelles on baigne. Et selon quels critères appliquera-t-on les connaissances sur l'homme acquises par les sciences humaines?

Les sciences humaines, comme les autres, attendent le philosophe qui, loin de se contenter d'en faire la synthèse, les incorporera dans une réflexion générale d'un autre ordre, capable de leur donner leur meilleur sens. Dans l'intervalle, il faut lutter contre toutes les facilités, contre les rapetissements, contre les entraînements, contre le mimétisme intellectuel, contre l'opportunisme qui lève un doigt mouillé au vent de l'Histoire. La pensée ne se réduit pas à cela. Elle réside dans la lucidité et l'autonomie du jugement.

La *Revue* que j'imagine serait à la recherche d'une doctrine qui serait critique pour être créatrice. Elle interrogerait le monde contemporain, comme Socrate, et chercherait un homme, comme le faisait l'autre Ancien. Ce serait sans doute aussi le moyen de trouver Dieu.